VIES RÉTRÉCIES

CONSÉQUENCES PSYCHOLOGIQUES DE L'IMMOBILITÉ CONTRAINTE DE MIGRANTS À ISTANBUL

Corinne GAL*

De nombreux migrants vivent dans le quartier de Kumkapı, à Istanbul. Par groupe de trois, quatre, les mains dans les poches, tentant de se donner une contenance, désœuvrés, ils traînent dans les ruelles. Quand nous nous promenons, pour donner des informations concernant le nouveau centre sociomédical, il est facile d'entrer en contact. Ils restent légèrement sur la défensive, gênés, se demandent ce qu'on leur veut. Une méfiance légitime teinte nos premiers contacts. Le lendemain, nous les recroisons, sourires, signes de la main. Le surlendemain, nous nous saluons,

nous demandant des nouvelles comme si nous nous connaissions depuis longtemps, comme si nous nous croisions souvent dans le quartier et devenions de bons voisins. Ils existent peut-être enfin dans cette ville qui les ignore avec dédain.
Certains nous ont invités dans leur logis de fortune. Je garde souvenir de ce Soudanais, très grand, aux gestes princiers, qui court nous acheter jus de fruit et café et dont les yeux brillent à l'idée d'avoir des invités. Nous le suivons dans d'interminables étages qui mènent à une mansarde. La hauteur de plafond n'excède pas un mètre soixante-dix dans sa partie la plus haute. J'y circule à peine. Il y habite, en permanence recroquevillé, le corps cassé en deux. Il s'intéresse à nous, se raconte un peu, en anglais. Il parle de la guerre à l'origine de sa fuite. De sa mère dont il n'a depuis plus de nouvelles. Une seule pièce remplie de valises, un canapé de fortune derrière lequel un lit où dort un homme. Ils sont quelques-uns à partager ces dix mètres carrés. Leur point commun est le pays d'origine.

Le centre sociomédical

Janvier 2012, il fait froid. Les bénéficiaires du centre de santé de Kumkapı sont nombreux, issus d'Afrique Subsaharienne pour la majorité. Ils viennent pour un conseil médical. Leur demande de soin est lancinante et le corps au centre de leur préoccupation.
La salle d'attente est remplie de visages silencieux. Un soignant du centre présente nos intentions – établir un espace de libre parole – et la plupart acceptent de nous rencontrer.
Ils souhaitent témoigner, disent-ils, pour que les Droits de l'homme soient respectés et parce qu'ils pensent que nous pouvons les aider à obtenir des papiers. Des papiers qui leur permettraient de vendre leur force de travail, de gagner enfin suffisamment d'agent pour vivre dignement.

Le projet

Chez la plupart des personnes rencontrées, le voyage n'a pas le caractère épique de certains parcours migratoire. Elles ont pris un avion, simplement. Du Sénégal par exemple, il est facile d'obtenir un visa pour la Turquie, si proche de l'Europe que certains pensent qu'elle en fait partie. Elles fuient la misère, la peur, la guerre, avec le fol espoir de se trouver dans une autre partie du monde. Elles ont décidé ou ont été désignées (par leur famille) et ont franchi le pas. Elles ont fait le saut hors de l'insupportable vers un futur potentiellement clair et supportable. Elles ont décidé. Avec courage. Parce qu'il en faut du courage, pour prendre un aller-simple vers un continent inconnu. Il en faut du courage, des illusions, de la naïveté pour monter dans l'avion. Le projet migratoire est pour tous un projet de survie. Jamais la migration ne s'est exprimée auprès des personnes rencontrées en termes de choix mais en celui de nécessité. Un jeune Congolais, René nous dira : « *Pour moi, c'était partir ou mourir.* »

La chute et l'exiguïté de l'espace

L'horizon s'était élargi, en hauteur en profondeur, l'arrivée est rude. La béance se creuse en quelques jours à peine. Istanbul n'est pas ce qu'il ou elle avait cru.
En arrivant à l'aéroport, Ba, Sénégalais, s'était senti heureux, puis : « *Après une, deux, puis trois semaines, je me dis, ici, c'est pas bon. On est enfermé ici. Vraiment ! La plupart veulent retourner au pays, mais ne le peuvent pas.* » René, Congolais déclare « *Ici on est enfermé, comme des animaux. On se bat pour gagner de quoi manger, on n'a pas de travail. On est enfermé sans exister.* »
Le terme « ici » prononcé par la plupart des personnes parcourt la tessiture de toutes les désillusions. « Ici », c'est le réel pris en pleine gueule. « *Je ne savais pas, sinon, je ne serais pas venu* », nous confie un tout jeune homme.
Tous décrivent leur vie quotidienne comme restreinte, étriquée, exigüe. Adama, Sénégalais, passe sa journée à regarder la télévision et préfère mentir à ses parents plutôt que de leur avouer dans quelle insécurité permanente il évolue. Daniel, Nigérian, a échoué dans sa tentative de rejoindre la Grèce, il y a deux ans. « *Depuis, je reste en Turquie, comme coincé. On vit en laisse. Être ici, c'est s'ennuyer toute la journée.* »

**** Psychologue clinicienne, maître de conférences associée à l'université Paul Valéry Montpellier III et membre de la mission Turquie de Médecins du monde.***

Enzo, Congolais, a obtenu un statut de réfugié auprès de l'Agence des Nations Unies mais n'a pas pour autant le droit de prendre l'avion, de travailler ou d'aller à l'école : « *À la limite, si j'étais en prison, je pourrais me plaindre, mais là, ce n'est pas clair. On est limité !* » Imali, Guinéen, se sent totalement bloqué à Istanbul : « *On est en otage ici. Quand tu es là, tu oublies toute dignité.* »

Si la logique des parcours de vie est toujours singulière, l'arrivée et le quotidien à Istanbul sont décrits par tous comme une chute brutale. Des hauteurs du saut, comme métaphore du voyage, ne reste que le gouffre dans lequel chacun ne cesse de tomber, contre lequel tous se battent. Il s'agit de survie.

« Ici », apparaît comme un paradoxe entre la désignation et la réalité de terrain. Toutes les personnes rencontrées énoncent un rétrécissement de l'espace autour d'elles, une vie confinée, piégée, enfermée. L'être est restreint. Elles sont coincées, sans la moindre possibilité de mouvement. Or le terme même de migrant par lequel ils sont désignés implique le mouvement, la traversée d'un espace géographique. Istanbul s'avère une ponctuation immobilisante dans leurs vies. Le monde appartient aux migrants tant qu'ils sont sur les routes, malheur à celui qui voudrait s'arrêter !

Les personnes rencontrées se présentent comme des êtres étriqués, sans possibilité de mouvement. La vie en tant que phénomène et la possibilité de se sentir vivant dépend des degrés de participation de chacun. Y être (dans la vie), c'est y prendre part, or ces personnes n'ont aucune possibilité d'y prendre part, aucune possibilité d'y être. Comment dès lors, pourraient-elles se sentir vivantes ?

Une attitude de retrait

Très vite, pendant les entretiens, une attitude générale attire mon attention : les personnes rencontrées s'assoient toutes du bout des fesses, au bord ou au fond du canapé, mais toujours en n'y prenant que peu de place. Le canapé semble beaucoup trop grand pour elles. De plus, elles sont généralement peu expressives, minimisant même leur gestuelle. Elles sont en retrait, comme prêtes à s'enfuir. Elles ne s'installent pas.

Cette attitude me semble représentative de la restriction de l'espace autour de ces personnes en situation de migration à laquelle vient s'ajouter l'exiguïté de leurs lieux de vie – pour celles qui ont la chance d'avoir un toit. Fatoumana, Sénégalaise, décrit son combat pour avoir enfin un appartement à elle. Elle le partage avec des garçons qui y louent des chambres.

Souvent, elles disent indifféremment « chambre » ou « appartement », alors que la plupart connaissent la nuance ,qui n'est pas des moindres. Ceux qui parlent de chambre l'évoquent en négatif : « *Il n'y a pas de chambres individuelles.* » Ali, Erythréen, vit avec quatre autres personnes dans un minuscule appartement. Il a déménagé quatre fois en un an. Bafou, Ivoirien, vit avec six personnes dans un appartement. François, Togolais, partage une chambre avec sept personnes. Théodore, Ivoirien, décrit ainsi son logis : « *Il y a une douche, une cuisine, on doit se coincer pour dormir, jusqu'à ce que le matin arrive.* »

La contraction de l'espace concerne le monde, la ville, l'habitat. L'étroitesse du monde qu'ils décrivent s'étend en réseau. « Ici », l'être est sans abri. L'étranger vit dans un monde sans en être, sans fonction, sans rôle social. Il se tient à la marge. En retrait, il observe, guette, épie, cherche. L'espace de sa présence est en échec.

Autrui et exiguïté psychique

En psychologie, nous savons que l'espace s'ouvre et s'agrandit par la médiation d'autrui, ce que Binswanger a nommé espace thymique, dont l'origine est le cœur. Dans l'espace thymique ouvert dans la rencontre avec l'autre, le *Dasein* est accordé au monde. L'amour, différent en ce sens du sentiment psychologique, en conditionnant la rencontre, est un foyer d'ouverture spatiale au monde.

Or, les patients du centre sociomédical décrivent leur relation à l'autre comme une addition d'existences séparées. Il n'y a pas d'intrications dans leur communauté d'existence, pas d'entrelacements des rapports au monde inter- et transgénérationnels, inter- et transexistentiels.

Dès l'arrivée solitaire en Turquie, les migrants retrouvent les leurs, venant du même pays et s'immiscent dans une certaine perspective communautaire. Il faut affronter la peur, le froid, l'absence de direction à donner aux pas.

Ils restent alors en petits groupes dans un qui-vive épuisant pour attraper la moindre information qui pourrait permettre un nouveau déploiement – trouver un travail, traverser de nouvelles frontières, par exemple. Mais l'entraide n'est pas la solidarité : une fois de plus, elle est nécessaire. Il faut partager le loyer, la nourriture, avec le peu que l'on a. Il faut partager avec des personnes provenant d'un même pays, ce qui n'implique pas venir d'un même milieu. La communauté, si elle est très présente dans le discours, ne reflète qu'une relation aux autres sous le signe de la méfiance, de la peur, du partage forcé. La proximité physique dans les lieux d'habitation et l'absence d'intimité renforcent la méfiance et le sentiment de solitude.

Fatoumana, Sénégalaise, n'a aucune confiance en ses pairs : « *Je suis seule ici.* » Daniel, Nigérian, regrette que « *quand tu tombes malade, tu ne reçois pas d'attention* ». Mamadou, Ivoirien, partage un appartement avec d'autres, mais les sanitaires n'étant jamais nettoyés, il a en permanence peur de tomber malade. John, Nigérian, déclare : « *C'est dur de vivre dans cette proximité. Je n'ai pas d'amis ici, juste des relations à qui je dis "Hello". Je ne veux pas que l'on ait accès à mon passé et on ne connaît jamais le véritable passé des autres.* »

Ba, Sénégalais, rappelle la douloureuse réalité. Ils vivent à sept dans un petit appartement, il n'y a pas de chambre individuelle : « *Quand tu ne paies pas ta part de location, tu sors...* »

Dans cette situation de survie, le partage « communautaire » est une imposture ; la rencontre est rendue difficile. On observe une perte de la tension pour autrui, une perte de tout ce qui nous constitue en tant qu'homme.

À l'exiguïté spatiale répond, en écho ou en miroir, une exiguïté psychique. L'être ne peut se déployer dans l'espace restreint, ne peut disposer de l'espace thymique du cœur. L'autre n'est pas forcément vécu sur un mode persécutoire, mais le sentiment d'insécurité est tel que la méfiance est devenue la base du rapport à l'autre.

Pour conclure

Ainsi, l'analyse des structures spatiales de la présence, au plus près de l'expérience, témoigne-t-elle d'un être « migrant » en déréliction avec une déréalisation du sentiment d'exister. Ce vécu d'étroitesse du monde, cette impossibilité de créer du lien nous amènent vers une déstructuration de ce qui est structurant dans l'espace psychique primaire. Cette mise entre parenthèses d'un aspect fondamental de l'identité humaine (suite à la négation par l'autre) amenuise la possibilité d'entrer en relation. En conséquence, les migrants rencontrés témoignent d'une impossibilité de se raconter, de la difficulté d'entrer dans un processus de narration à propos d'eux-mêmes et de leur vie. Ce qu'ils racontent, c'est cet abîme entre le passé et le présent, une déchirure entre ce même présent et l'avenir résumé à un carcan – je n'ose dire cercueil. « *J'ai peur de mourir ici et que personne n'en sache rien.* », nous dit Assou, Mauritanien.

Le centre sociomédical peut alors – c'est ce qui se dessine dans certains discours – devenir un abri de l'être, au-delà de sa fonction premier de centre de soins primaires. Parce qu'au centre, ces étrangers sont considérés comme des personnes humaines, vivantes, et non comme migrants, clandestins, sans logis. Les rencontres possibles dans un lieu de confiance, dans un mouvement d'altérité apaisé permettraient alors un nouveau déploiement de l'être.

Bibliographie :

BINSWANGER, L., 2008, *Le problème de l'espace en psychopathologie*, Presses Universitaires du Mirail (Première édition : 1932).

BINSWANGER L., 1971, *Introduction à l'analyse existentielle* Les Éditions de Minuit (Première édition : 1947).

GROS C., 2009, *Ludwig Binswanger. Entre phénoménologie et expérience psychiatrique*, Les Éditions de la transparence.

FURTOS J., 2008, *Les cliniques de la précarité. Contexte social, psychopathologie et dispositifs*, Éditions Masson.

METRAUX JC., 2011, *La migration comme métaphore*, Éditions La Dispute.